L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

bureau : 72 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS :
SAMEDI MATIN, 15 MAI.

FEUILLETON.

LES
ASSASSINS DU LIBAN,
ROMAN HISTORIQUE,
PAR HENRI AUCE.

PREMIERE PARTIE.
LES VOLEURS DE FEMMES.

X—Suite.

On se précipita pour voir. Une centaine de spahis et de delhis, conduits par un aga de janissaires, arrivaient comme la foudre.

C'était Ahmed, qui avait obtenu cette troupe du pacha Acre Bicker, et qui accourait rejoindre la proie nécessaire à ses desseins.

—Carabiniers! s'écria Martial, feu sur cette troupe! et retranchons-nous dans le saint.... Scheik! où sont vos cavaliers?

Le sapeh s'arrachait la barbe.

—Je n'ai que vingt cavaliers prêt de la colline. Le gros de mes guerriers est à une lieue d'ici.

Le lieutenant ne put s'empêcher de pousser un jurement. Les quatre carabiniers avaient juré d'une autre façon : ils avaient fait feu sur les Turcs

—En avant! leur cria Martial

Le sergent et ses hommes s'y jetèrent. Le lieutenant, de son coté, s'élança vers la jeune fille, plus morte que vive, et cédée à sa place par la terreur.

—Venez, mademoiselle, lui dit-il. Venez vite!

Il dut la soulever dans ses bras. En se retournant, il vit le scheik et ses Bédouins, qui avaient hésité sur ses ordres, s'enfuir au galop vers la colline grise.

Il n'avait pas atteint la porte du mausolée avec son précieux fardeau, que les Turcs les tournaient.

—Chien de chrétien! s'écria l'aga en levant son cimeterre. Rends-moi cette femme, ou tu es mort! Ahmed Aga n'est pas revenu pour rien.

Pour toute réponse, Martial déchargea sur l'Ottoman un de ses pistolets. Mais il tombe en même temps, le coup de sabre d'un spahi s'était abattu sur lui.

—Enlevez cette esclave! s'écria l'aga à ses cavaliers, et veuillez à terre! par où nous sommes venus.

Deux archers tombèrent à terre en un clin d'oeil, s'emparèrent de Louise évanouie, remontèrent en selle, et le troupe repartit de toute la vitesse de ses chevaux, en poussant de grands cris.

Tout cela s'était fait avec une telle rapidité, que deux ou trois minutes étaient à peine, lorsque les quatre carabiniers dans le sanctuaire, ayant rechargé leurs armes, prirent en faisceaux. On vit bien rouler un cheval dans le ravin, mais le cavalier démonté sauta en coupe derrière un des siens, et bientôt spahis et delhis disparurent derrière un amas de ruines.

—Notre pauvre lieutenant! dit Jacquot Treillet en sanglotant. Martial baigné dans son sang.

—Un coup de sabre à l'épaule gauche!

Le sergent Leblanc examina la blessure en silence et le front sombre. Une larme lui coula de la paupière sur sa balafre. Les camarades regardaient anxieux.

—Un coup ne répéraient que lorsqu'ils entendirent le sergent s'écrier avec joie :

—Ce ne sera rien ; je m'y connais, nonobstant.... Un mois d'hôpital, il n'y paraîtra plus....

—Faisons une civière avec nos fusils, dit Jacquot.

—Avec nos mouchoirs arrêtons d'abord le sang.

On fit aussi bien que possible.

—Et maintenant, portons le à l'ambulance, mais non par ses les fusils : c'est trop dur.... ajouta.

—Surtout, ajouta le sergent Leblanc, allons y doucement.

On enleva le lieutenant, qui avait perdu connaissance, et l'on se dirigea vers Kurnin. Le brigadier de la compagnie descendirent tous du mou leuts à l'approche du blessé, et s'en pressèrent autour de celui qui était leur ami plutôt que leur chef

Le lendemain, lundi qu'on avait transportait au Kaire Martial et d'autres blessés, le général Bonaparte se mit à la tête de la cavalerie qui pouvait se monter à trois cents hommes, et, précédant l'infanterie, qui se mit également en marche, arriva de bonne heure sur la lisière du bois de palmiers qui entoure Salahieh, à quatre lieues de Kurnin. Il s'arrêta dans cet endroit auprès d'une citerne, et prévoya un détachement de cavalerie ; aussitôt Caffarelli ayant campé la nuit dans le bois de palmiers ne devait pas en être très éloigné.

En effet, le général en chef fut bientôt informé qu'Ibrahim venait de quitter le bois de palmiers, pour s'avancer dans la steppe, traînant à sa suite un large cortège d'artillerie, ou se trouvaient ses femmes et ses trésors.

Avec sa cavalerie, Bonaparte se mit à la poursuite. Il atteignit l'arrière-garde d'Ibrahim, composée de quatre cents Mamelouks qui semblaient manœuvrer pour protéger l'immense convoi de chariots, d'ânes et de mulets, dont la tête se perdait à l'horizon.

Il engagea sur ce point un combat général, auquel prirent part les guides du général en chef et presque tous les officiers qui accompagnaient ce dernier. Les hussards de Junot engagèrent et les chasseurs de Zéphyr firent des prodiges de valeur. Les Français, enveloppés par les Mamelouks, qui s'étaient éparpillés autour des deux bataillons, allaient succomber, quand un vif bruit retentit tout à coup. Les Mamelouks, menacés d'être pris entre deux feux, cédèrent le terrain et rejoignirent la colonne d'Ibrahim, qui, pendant ce temps avait accéléré sa marche dans le désert.

On ne put s'emparer que d'une cinquantaine de chameaux et de deux pièces de canon. Caffarelli, quoique privé d'une jambe, y en avait pris une moins nombreuse avec ardeur; le général Murat avait montré cette fougueuse intrépidité qui, plus tard fit l'admiration des Russes. Au cours de l'affaire, Bonaparte s'avait été engagé dans cette action.

Après cette affaire, Bonaparte, désespérant d'atteindre Ibrahim, et surpris de rencontrer le pacha turc, Sell Abou Ricker, d'abandonner le lieu et de rentrer dans le bois palmiers, laissa le général Reynier avec sa division et deux cents cavaliers, envoya Dugua à Mansourah, célèbre par la bataille qu'y livra St Louis aux Sarrasins, et lui ce roi fut lui-même prisonnier. Les deux généraux devaient organiser l'administration dans ces provinces

Bonaparte s'en retournait au Kaire avec le reste de l'armée, lorsqu'un jeu vint avant de Kléber, qui relisait des guides se présenta à lui. Il avait de sauvé et de poussière.

—C'est le lieutenant Kléber, l'officier d'ordonnance de Kléber, dit Bonaparte. Qu'y a-t-il donc de pressé?

—Une dépêche d'Alexandrie, citoyen général

—Donner!

Le général en chef ouvrit la dépêche et lut.

Lorsqu'il eut achevé, le mineur était désespéré. Cependant pas un muscle, ditton, ne trahissait sur le visage pâle de Bonaparte. Il replia la dépêche et la glissa au lieutenant des guides de la cuirasse au pas à pas.

Dans ce mot quelque détails sur cette catastrophe, dit-il à voix-haut.

Chaves Rivoust lui fit alors le récit de désastre d'Aboukir

—Une impudence de l'amiral français, Brueys, qui mettait la garde d'un étroit passage vers la gauche, entre un îlot et la côte, tous plus au nord, au lieu de la direction de Villeneuve, forcait la cause de la destruction de notre flotte par l'amiral anglais Nelson, le 15 thermidor (12 août)

Bruyère mourut en héros

Quoiqu'il pour aussi dire coupé en deux par un boulet, il ne voulut pas qu'on l'enlevât de la dunette. Le brave s'écria d'une voix ferme :

—*La victoire! transmis dit mourir sur son banc de quart.*

Il expira presque aussitôt.

Bonaparte, qui avait écouté avec la plus ardente impassibilité, dit avec sang froid :

—Nous n'avons plus de flotte. Eh bien! nous n'aurons pas de navire en sortirons grande comme les anciens

La bataille navale d'Aboukir est la plus désastreuse que a marine française ait soutenue. Elle est les plus funestes conséquences pour l'armée d'Egypte. En effet, cette flotte devait protéger les opérations en Syrie, et, en cas de revers, ramener nos soldats en France.

La lettre de Kléber se terminait par ces mots, qui peignent bien notre heure :

—Cet événement n'a produit chez le soldat qu'un grand quatient et désir de vengeance. Quant à moi, n'importe peu qu'il doit vivre, ou je dois mourir, pourvu que je vive pour la gloire de nos armes et que je meure avant que j'ai vu Comme donc sur mot lans tous nos malheurs, l'éducation de tous les peuples.....

Pendant ce temps, se déroulaient allait plantar sur la pine haute des pyramides de Gizeh, auquel prirent part les guides du général en chef et presque tous les officiers qui accompagnaient ce dernier. Les hussards de Junot engagèrent et les chasseurs de Zéphyr firent des prodiges de valeur. Les Français enveloppés par les Mamelouks, qui s'étaient éparpillés autour des deux bataillons, allaient succomber, quand un vif bruit retentit tout à coup. Les Mamelouks, menacés d'être pris entre deux feux, cédèrent le terrain et rejoignirent la colonne d'Ibrahim, qui, pendant ce temps avait accéléré sa marche dans le désert.

On ne put s'emparer que d'une cinquantaine de chameaux et de deux pièces de canon. Caffarelli, quoique privé d'une jambe, y en avait pris